Zeitschrift: Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Band: 44 (1908)
Heft: 163

Artikel: Récit de voyage à Ceylan et à Sumatra : novembre 1906 - juin 1907
Autor: Morton, W.
Kapitel: "Il y a huit ans..."
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-268379

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RÉCIT DE VOYAGE A CEYLAN ET A SUMATRA

Novembre 1906 — Juin 1907

PAR

W. MORTON

Il y a huit ans, j'ai eu le plaisir de vous entretenir de mon voyage à Ceylan et à Bornéo. Poussé par la passion de naturaliste et de collectionneur, et aussi par le désir de revoir encore une fois les contrées tropicales, je résolus de faire un second et dernier voyage dans ces pays lointains.

Ne voulant pas m'exposer en visitant des contrées trop malsaines, je me décidai à retourner à l'île de Ceylan dont je n'avais vu qu'une faible partie et cela assez imparfaitement.

Mon but était de collectionner la faune de la montagne, de traverser le pays des Veddahs et de faire un séjour plus prolongé sur la côte Est où la faune est très riche.

Je partis donc le 28 novembre 1906 en compagnie du Dr Paul Narbel, qui voulut bien me prêter son concours et partager avec moi les joies et les difficultés d'un voyage scientifique.

Nous quittâmes Marseille sur le *Worcestershire* de la Bibby Line, compagnie anglaise qui fait le trajet de Liverpool à Rangoon seulement, mais très supérieure à tous les points de vue à la fameuse compagnie du Peninsular and Oriental Line. Environ 150 passagers, tous Anglais, sauf deux Allemands. La mer est très belle, une légère brise nous accompagne.

Nous passons de nuit entre la Corse et la Sardaigne et nous nous trouvons au matin en vue de la Sicile. Le Stromboli si souvent en éruption est calme, l'Etna, couvert de neige, fume légèrement. A Port-Saïd, pendant que l'on charge le charbon, nous descendons à terre et rencontrons M. et Mme Engel, de Ripaille, en la compagnie du Dr P. Warnery, qui partaient pour Bombay sur une autre ligne. Pendant la traversée du Canal de Suez, dont la plus grande partie se fit de nuit, nous voyons quelques vols de pélicans, spatules et autres échassiers s'ébattant dans les nombreux lacs formés par les bouches du Nil. Nous voici dans la mer Rouge dont on a un peu exagéré la température, nous avons 24° C. le soir, ce qui est très agréable. Au loin se voit le Djebel El Taba, montagne assez élevée, mais des nuages de sable nous empêchent de bien discerner la côte. Nous faisons 300 à 320 milles par jour, ce qui fait environ 575 kilomètres. Après un coucher de soleil idéal, où toutes les gammes des couleurs sont rendues comme seule la nature sait le faire, nous assistons à un autre spectacle que l'on ne peut se lasser d'admirer. C'est la phosphorescence de la mer, due à des colonies innombrables d'animaux inférieurs appelés Flagelles ou Noctiluques ; la mer est aussi étoilée que le ciel, les flancs du navire et l'écume sont absolument constellés. A part l'île Djebel-Ter, où s'élève un phare, et le groupe des îles des Apôtres, plus désolées les unes que les autres, nous n'apercevons plus que quelques steamers de temps à autre. Après avoir passé le Cap Guardafui nous n'apercevons plus rien que des poissons volants qui, effrayés par le navire, sortent des flots en rasant l'eau pour y disparaître une vingtaine de mètres plus loin. Le temps reste au beau avec un vent du sud assez violent. Nous apercevons de nuit le phare de Minikoï, une des Maldives, et le 17 décembre, à cinq heures du matin, nous jetons l'ancre dans le port de Colombo. Ce port, quoique restreint, est assez

fréquenté, mais les paquebots ne s'y arrêtent guère au delà d'une journée. Ce ne fut qu'à neuf heures que nous pûmes débarquer avec l'énorme quantité de nos bagages qui, grâce à une lettre de la Légation anglaise à Berne, ne furent pas ouverts par la douane.

Après avoir retenu nos chambres nous nous mîmes de suite à faire les différents achats nécessaires à notre expédition et partîmes en quête d'un domestique et d'un préparateur.

M. Hagenbeck, frère du célèbre marchand d'animaux de Hambourg, me conseilla vivement de changer mes projets en allant à Anuradhapura et Vavunya sur la route de Iaffna, où l'on venait d'ouvrir une ligne de chemin de fer et où nous devions trouver réunie presque toute la faune de l'île. Il nous fit un tableau si engageant que je me décidai à chercher cette terre promise du naturaliste. Le gouverneur de Ceylan, auquel je présentai une lettre de recommandation du ministre d'Angleterre, à Berne, obtenue par l'intermédiaire de M. le conseiller fédéral Ruchet, me reçut fort aimablement, me promettant tout ce que je lui demandais. J'ajouterai, cependant, que je ne reçus jamais rien, malgré mes requêtes réitérées au secrétaire du gouverneur.

Entre temps nous allâmes par une charmante journée, en compagnie de notre collègue et ami le Dr Bugnion, chez son gendre, M. Nicollier, qui dirige une grande exploitation de thé à Avisawella, soit à deux heures et demie de chemin de fer de Colombo. Le docteur nous montra ses nombreux travaux et ses riches collections. Le lendemain nous visitâmes le musée zoologique, afin de refaire connaissance avec la faune tropicale. Ce musée est assez riche en spécimens, quoique les mammifères et les oiseaux soient mal montés, mais on y voit beaucoup de reptiles et d'insectes. Derrière ce bâtiment se trouve un embryon de jardin zoologique, soit quelques cages renfermant des

cerfs axis, des panthères, des porcs-épics et quelques oiseaux.

Enfin, nous partons pour Kandy situé à 500 mètres d'altitude, où nous restons quelques jours dans le Queen Hôtel, très confortable, mais bondé de voyageurs. Nous passons toute une journée dans le magnifique jardin botanique de Paradenyia, admirant les merveilles de la flore des tropiques dans toute leur beauté et tout leur éclat, allée de palmiers, de ficus, bambous géants, fougères, etc., etc.

Environ 1500 chiens volants ou roussettes, chauves-souris atteignant la dimension d'une buse, avaient élu domicile dans ce jardin dont elles couvraient des arbres entiers ; suspendues la tête en bas elles avaient l'apparence de gros fruits.

Dans nos promenades aux environs de Kandy, nous prîmes quelques insectes, mais nous n'étions pas dans la bonne saison, l'hiver ou plutôt la saison des pluies venait de se terminer et les éclosions du printemps étaient à peine commencées. Une absence de trois jours que je dus faire pour aller voir un ami à une grande distance de Kandy, retarda notre départ pour Anuradhapura qui n'eut lieu que le 27 décembre. Nous partîmes par un temps chaud et beau, traversant de grandes jungles, de vastes étangs couverts de nénuphars et autres plantes aquatiques, mais nous fûmes surpris du peu de vie animale qui y régnait. Anuradhapura est une des plus anciennes cités de Ceylan et fut un des centres les plus importants du Boudhisme. De tous côtés on ne voit que des ruines, soit de grandes étendues de colonnes de granit, assez rapprochées les unes des autres, qui soutenaient la toiture des temples, soit des Dagobas dont celle de Ruwanwäli est la plus importante. Les Dagobas sont d'immenses constructions rondes, en briques, s'élevant sur une terrasse carrée. Celle de Ruwanwali a 80 mètres de diamètre et 58 de haut. En haut,

une sorte de coupole en termine le sommet. Les Boudhistes enfermaient dans ces Dagobas des reliques et des trésors.

De nombreux touristes viennent chaque jour visiter ces ruines qui s'élèvent un peu partout dans la contrée environnante, aussi est-il fort difficile de séjourner dans le Resthouse, plus longtemps du moins que les trois jours autorisés par le gouvernement.

J'obtins cependant du président une permission de huit jours et nous nous mîmes de suite en chasse. Une quantité de lacs, en partie endigués, s'étendent autour d'Anurhadapura et rendent cette station très humide et fiévreuse. Assez poissonneux, ils attirent nombre d'oiseaux aquatiques dont nous pensions faire des hécatombes. Mais nous comptions sans les indigènes qui, tirant toute la journée et même de nuit, avaient rendu la gent ailée si farouche que nous eûmes beaucoup de peine à tirer quelques pièces. De plus, n'ayant pas de bateau, et les indigènes ne voulant pas se mettre à l'eau de peur des cocrodiles, beaucoup de pièces furent perdues. Il fallut nous rabattre sur la jungle et sur les parties inondées où nous pouvions circuler assez facilement avec de l'eau jusqu'aux genoux. Là, sur de vieux arbres secs, nous réussîmes à tirer quelques oiseaux de proie et quelques hérons. Mais ce fut surtout au bord de la jungle, le long des rizières et des chemins que nous réussîmes le mieux, en abattant nombre de martins-pêcheurs, barbus, rolliers, guêpiers, pics, meinates, etc. Contre les troncs d'arbres, nous fîmes une ample récolte de gekos, Calotes versicolor, lézards ressemblant aux caméléons, et de nombreux insectes.

Il y avait dans ce moment une foule d'indigènes venus de très loin pour assister à de grandes fêtes religieuses ; toute la nuit ce n'étaient que chants et cris qui nous empêchaient de dormir. A chaque instant on rencontrait des processions d'indigènes des deux sexes, drapés de couleurs

vives, portant tout en chantant des corbeilles de fleurs de palmiers qu'ils allaient déposer comme offrandes sur les nombreux autels situés au pied des Dagobas et à l'entour des temples. J'ai oublié de dire que ces autels étaient fort bien sculptés, les sculptures représentant des dieux divers, des éléphants et autres animaux sacrés, et entourés de nombreuses statues de Bouddha en général très bien conservées. De belles marches en granit mènent entre deux Bouddhas à chaque autel.

Ne pouvant pas nous installer confortablement pour nos travaux et désirant un endroit plus tranquille, nous partons pour Vavunya, situé plus au nord, à deux heures, par le chemin de fer, sur la ligne de Jaffna.

A un demi-mille de la station, nous trouvons le Resthouse assez délabré, composé de deux chambres séparées par une salle à manger, le tout entouré d'un large promenoir où nous installons toutes nos caisses.

Le vieux Resthousekeeper nous reçoit fort bien et supplée à tous nos besoins. Isolés, à 100 mètres de la jungle et des étangs, nous pouvions tirer sans crainte depuis notre logis, ce que nous fîmes souvent du reste, nombre d'écureuils et d'oiseaux s'ébattant tout le jour tout près de nous. Malheureusement, nous avions compté sans la pluie qui devint persistante et dura huit jours. Nous étions entourés d'un lac, et l'humidité était telle que fusils, scalpels, tous les instruments en un mot, se rouillaient à vue d'œil, tandis que vêtements et chaussures moisissaient. Avec cela beaucoup de moustiques et les indigènes claquant la fièvre autour de nous, ce qui nous fit consommer une plus forte dose de quinine que d'habitude.

Mais ici comme à Anuradhapura, les indigènes, chassant continuellement, avaient décimé, effarouché le gros gibier et les grands échassiers, tels que grues, ibis, spatules, marabouts, etc., qui au dire de Hagenbeck, pullulaient dans ces lieux. Les singes, par contre, étaient fort nom-

breux, le *Semnopithecus senex* et le *Macacus Pileatus*, deux espèces particulières à Ceylan, dont nous avons tiré de nombreux exemplaires. Un jour j'organisai une battue, mais sans résultat, les indigènes ne voulant pas battre comme il faut. Nous n'eûmes pas de chances avec les trappes, quoique nous ayons fini cependant par prendre, quoi? une tortue ! Le temps s'étant remis, nous pouvions enfin faire quelques chasses assez productives en oiseaux et insectes. Les indigènes, paresseux, ne nous apportent que peu de choses malgré nos offres.

En me promenant dans la jungle je fus surpris de voir de quelle façon rudimentaire certains oiseaux faisaient leurs nids et les plaçaient très en vue malgré la quantité innombrable de leurs ennemis. Quelques coups tirés sur de gros crocodiles, vautrés sur de petits tertres émergeant de l'eau, ne nous donnèrent aucun résultat ; ces animaux, même blessés à mort, se laissent glisser à l'eau sous laquelle ils disparaissent.

La pluie recommençant, nous nous décidons à quitter ces lieux par trop marécageux et retournons à Kandy pour ensuite nous diriger sur la région montagneuse. Après quelques jours de repos pendant lesquels nous fîmes quelques excursions plus ou moins fructueuses, nous partîmes pour Nuwara Ellyia, le séjour préféré des Anglais pendant la saison chaude. L'agent du gouvernement nous avait vivement conseillé d'aller à Pattipola, un peu plus loin que Nuwara Ellyia, mais il devait nous confirmer par dépêche la permission d'y séjourner quinze jours.

En quittant Kandy, nous traversons pendant une heure environ de beaux paysages tropicaux, à végétation luxuriante, des rizières, puis, tout à coup, nous entrons dans les plantations de thé et de caoutchouc.

Ces dernières ont pris une immense extension dans toute l'île ; le thé, vu la surproduction, ne rapportant plus assez, les planteurs ne voient leur avenir que dans le caoutchouc,

dont ils couvrent de grandes étendues de terrain, abattant la forêt vierge qui disparaît peu à peu complètement.

C'est le *Hevea Brasiliensis* du Brésil que l'on plante à Ceylan et qui, paraît-il, donne une qualité supérieure à celle du *Ficus elastica* et en plus grande abondance. On aperçoit ici et là des bandes de coolies, surtout de femmes, faisant la cueillette du thé, puis de temps à autre une factorerie. Des eucalyptus et une sorte de pin du Mexique, plantés en longues lignes pour protéger les cultures, coupent un peu la monotonie du paysage.

Arrivés à Nanuoya, nous prenons un chemin de fer à voie étroite qui nous emporte d'une allure rapide vers la haute montagne, tout en faisant de grands lacets et des contours parfois assez brusques. Nous quittons bientôt les plantations de thé pour entrer dans la jungle des hautes régions avec ses arbres rabougris et moussus, ses belles fougères arborescentes et autres, ses ravins sauvages et ses magnifiques cascades. Et, maintenant, ce sont de grandes étendues d'herbages, de marécages où poussent isolés des rhododendrons arborescents à fleurs rouges dont les troncs noueux et tordus sont couverts de lichens. Le joli lac Gregory, vrai lac de montagne, s'étend à un kilomètre de Nuwara Ellya où nous arrivons. Le manager du Grand Hôtel, Allemand, nous reçoit gentiment et se met tout à notre disposition. Il nous conseille vivement d'aller visiter le jardin botanique de Hakgala, dirigé par M. Knock, pour lequel il nous donne une lettre de recommandation. Nous y allons le lendemain et sommes très surpris de trouver, à 2000 mètres, un jardin, très bien entretenu du reste, si riche et si fleuri, pins du Mexique, fougères arborescentes, gigantesques, abutilons, passiflores roses, lilas et blanches, bégonias roses, pensées, agaves remarquablement grands, etc., etc.

Un coolie nous attrape quelques exemplaires d'un saurien très curieux et particulier à Ceylan, le *Ceratophora*

Stodartii dont le nez se prolonge en une pointe charnue.

Il fait froid, 14° C le matin dans notre chambre et le matin les fenêtres transpirent. Ayant enfin reçu la permission promise de séjourner soit à Pattipola, soit à Horton Plains, nous partons aussitôt pour la première de ces stations. Le Resthouse est situé tout près de la gare; sauf un bungalow du gouvernement, il n'y a pas d'autre habitation dans le voisinage. Nous avons chacun une bonne chambre et installons notre laboratoire dans une des dépendances. La contrée est très accidentée, les collines sont couvertes de jungle, sur les pentes des vallons croît une herbe haute et jaune avec quelques rhododendrons, et le fond de ces dépressions est marécageux.

La forêt est très tranquille, on ne voit et n'entend presque rien, aussi les premiers jours fus-je un peu déçu. Dans chaque endroit où l'on s'arrête il faut toujours quelque temps pour s'orienter et pour apprendre à connaître les lieux, car, en tous pays, la faune se localise volontiers. Très différente de celle de la plaine, la faune de la montagne, quoique moins riche, n'en est pas moins fort intéressante. Nous eûmes la chance de tirer, moi, un soir, un écureuil volant, le *Sciuropterus fuscocapillus*, spécimen assez rare, et mon compagnon, un bel exemplaire du singe ourson — *Semnopithecus ursinus* — particulier aux montagnes de Ceylan et portant une fourrure épaisse. En outre, nous tirâmes les espèces caractéristiques suivantes : *Cissa ornata*, belle pie brune et bleue, *Picus Stricklandi*, d'un rouge flamboyant, *Sitta frontalis*, *Columba Torringtoniae*, etc.

L'intérieur de certaines forêts a, à cette altitude, un cachet tout particulier. Je veux parler de la vieille jungle séculaire, des arbres dont les troncs sont couverts de nombreuses plantes épiphytes, surtout des belles orchidées, soit de Coelogynes aux fleurs blanches, soit de Dendro-

bium aux fleurs jaunes, toutes deux remplissant l'air de leur délicieux parfum. Des mousses pendent à chaque branche, même aux plus petites, ainsi que des barbes pareilles à celles de nos mélèzes. Dans les clairières, appelées patnas par les Anglais, outre les rhododendrons émergeant ici et là au-dessus des grandes herbes, croissent des Crocus blancs et une espèce d'Ancolie d'un bleu foncé. Dans la jungle, de vraies trouées, faites par les éléphants, nous prouvent clairement que les grands pachydermes fréquentent souvent ces lieux, de même que les panthères dont nous relevâmes les traces sur les sentiers. Mais, comme les cerfs et les sangliers, très nombreux, mais très chassés, tous ces animaux ne sortent que de nuit pour disparaître au point du jour dans le fouillis de la jungle. Un des plus beaux habitants de ces forêts est sans contredit le *Sciurus macrurus*, grand écureuil, dont le manteau d'un noir brillant contraste avec l'orange vif de son ventre. Quelle ne fut pas notre surprise un matin de voir une forte gelée blanche recouvrir les parterres de fleurs du Resthouse ; il est vrai que dans nos chambres le thermomètre marquait 10° et que nos hommes grelottaient, habitués qu'ils étaient au climat de Colombo.

Nous descendons au village de Bogahalwella, situé à 400 mètres environ plus bas que Patipola. Il nous faut d'abord traverser une partie boisée qui débouche dans les patnas, d'où un panorama très étendu s'étale devant nous. A perte de vue, des collines couvertes d'herbages et servant de pâturages, au loin, des montagnes très dénudées; au fond des vallons serpentent, pareils à des rubans, de nombreux cours d'eau bordés de rizières. Des bouquets d'arbres semblables à des oasis cachent de petits villages. La descente paraît très raide, mais s'effectue cependant assez vite, occupés comme nous le sommes à tirer des oiseaux et à capturer des insectes. Vers midi, nous nous installons sous un grand banian sacré entouré à sa base

d'un petit mur sur les pierres duquel gisaient encore quelques offrandes. Après un léger picotin et quelques minutes de sieste, il nous faut déjà songer au retour. La perspective de remonter tout là-haut par la grosse chaleur ne nous donnait guère de jambes, et il nous fallut trois bonnes heures de marche ; cependant, grâce à une brise fraîche, nous n'arrivâmes pas trop exténués. La journée suivante fut toute employée à préparer le butin de la veille.

Ayant tellement entendu parler des Horton Plains nous ne voulûmes pas quitter ces lieux sans y être allés. Nous partons donc vers sept heures du matin avec le préparateur et un coolie. Après avoir traversé les patnas, soit pendant une demi-heure, nous montons doucement les lacets d'un bon sentier jusqu'à un replat, tout en nous élevant encore assez rapidement. Maintenant nous traversons alternativement patnas et forêts, rencontrant à chaque instant les crotins monstrueux des éléphants qui viennent, paraît-il, régulièrement dans ces parages à certaines saisons. La jungle est vraiment très belle, nous passons sous des rhododendrons gigantesques et des arbres couverts de plantes épiphytes ; mais à part quelques petits oiseaux, il n'y a presque pas de vie animale. Les planteurs viennent cependant souvent chasser dans ces parages, et nous eûmes plusieurs fois l'occasion de les voir partir à cheval suivis d'une meute de huitante chiens dont les aboiements furieux retentissaient au loin. Ils rapportaient en général des sangliers et des cerfs sambours, dont ils gardaient les têtes comme trophées, laissant le reste aux chiens. Ce jour-là, j'eus la chance de voir à quarante pas de moi, au bord de la jungle, une biche et son faon qui broutaient. M'ayant aperçu, elle me fixa un moment, puis faisant entendre comme un coup de clairon, elle s'élança dans le fourré. Le Resthouse des Horton Plains est très coquet, tout couvert et entouré de fleurs exotiques et européennes, car l'on y retrouve des héliotropes, digitales, pavots, etc. En somme,

un charmant endroit pour une cure de repos et de bon air, car nous sommes ici à 3200 mètres. En compagnie de l'ingénieur de la ligne, je vais détacher dans les tunnels des nids d'une petite espèce de martinets, le *Callocalia francica*. Pour cela, nous nous munissons d'échelles et de torches. Les nids sont construits de lichens agglutinés avec la salive de l'oiseau, disent les uns, avec certaines sécrétions végétales disent les autres, comme ceux des fameuses salanganes. La roche est granitique, mais sous l'action du soleil brûlant et des pluies, elle devient jaune et blanche et s'effrite, causant de nombreux éboulements, en particulier sur la voie.

31 janvier. Nous quittons Pattipola à regret, mais notre temps est limité et nous avons encore bien du pays à parcourir. Nous redescendons en chemin de fer jusqu'à Haputale, village situé à 4000 pieds, en pleine culture de thé, et où nous nous trouvons tout entourés de brouillards. Des chariots à bœufs, commandés d'avance, nous attendaient, deux pour les bagages et les hommes et un pour nous. Notre plan était d'aller à Tissa, situé sur la côte Est, à 75 mille environ, et de faire ce trajet de cette façon pour mieux voir le pays ; du reste il n'y avait pas d'autre moyen, à moins de revenir à Colombo. Nous soupons au Resthouse et à sept heures nous nous hissons dans notre bullcart qui manquait par trop de confort. Allongés côte à côte sur une mince couche de paille et secoués terriblement, grâce au mauvais état de la route, nous commençons à redescendre la montagne sous une pluie torrentielle. De continuels arrêts, car il faut du temps pour que tout marche d'accord, et surtout le manque de ressorts, m'empêchaient de dormir. Il fait du reste froid, les broussetout et les couvertures de voyage ne sont pas de trop. Nous faisons 14 milles la première nuit et nous nous arrêtons à sept heures du matin dans une contrée plus chaude, au fond d'une vallée plantée de bananiers. Tout près de

nous une superbe cascade nous permet de faire des ablutions réconfortantes. Nous établissons notre campement, tirons quelques oiseaux que nous préparons sur nos caisses, servant tour à tour de table d'opérateur et de table à manger. Prétextant la grande marche de la veille, les cartmen ne repartent qu'à onze heures. Réveillé vers deux heures, je saute à terre pour jouir de l'aspect féérique et grandiose de la forêt que nous traversons, et que le clair de lune rehausse encore. Des centaines de lucioles agrémentent ce tableau.

A six heures, nous stoppons près d'une rivière au bord de laquelle se penchent des arbres gigantesques aux racines monstrueuses. Narbel tire un superbe coucou au dos vert doré, ventre blanc et tête rouge, le *Phœnicophaes pyrrhocephalus*, particulier à Ceylan. J'eus l'occasion de voir en me promenant le long de cette rivière un exemplaire de ce papillon si curieux, du genre *Kallima*, qui, au repos, ressemble exactement à une feuille. Je courus chercher ma filoche, mais à mon grand désappointement je ne pus retrouver l'insecte convoité ; je capturai néanmoins d'autres espèces nombreuses en cet endroit. Le lendemain nous arrivons à Tellula où il devait y avoir un étang très giboyeux. Nous fûmes très déçus en n'y trouvant pas l'abondance espérée de gibier, la jungle nous empêchant du reste d'en faire le tour. La chaleur humide des contrées chaudes avait reparu et nous en fûmes assez éprouvés les premiers jours. Un bain prolongé dans une grande rivière, le jour suivant, nous repose de nos fatigues. Après bien des essais infructueux, j'eus enfin la joie de tirer un coq sauvage, *Gallus Lafayetti*, dont le plumage ressemble à celui de la race domestique appelée Combattant. Les éléphants devaient être nombreux dans ces parages, nous en relevons partout des traces ainsi que celles de panthères. A notre halte du soir, près d'un petit hameau, les indigènes nous montrent la peau d'une panthère qui

avait enlevé un mouton et qu'ils avaient tirée dans la journée.

Nous arrivons enfin le 5 février à cinq heures du matin à Tissa, où nous débutons par une fusillade nourrie sur des hérons, cormorans, etc., qui venaient s'ébattre sur les lacs environnants. Le Resthouse avait été agrandi et amélioré depuis 1899, car alors j'avais déjà fait un court séjour dans ces lieux. Nous sommes maintenant dans les « dry countries » ou contrées sèches de l'île, quoiqu'il n'y ait dans les environs que des rizières et des étangs. Mais la chaleur est plus vive que sur la côte ouest, il y a peu de forêts, une jungle basse composée surtout de buissons et d'Euphorbes. La faune et la flore diffèrent beaucoup de celles des autres parties de l'île. C'est le rendez-vous des oiseaux d'eau et des échassiers qui viennent y nicher ; les chanteurs et grimpeurs n'y manquent pas non plus ; on se croirait dans une gigantesque volière. Aussi l'ouvrage ne manqua-t-il pas et nous devions travailler chaque soir assez tard pour arriver à préparer tout le butin du matin. Nous étions entrés plusieurs fois déjà dans ces étangs, ayant de l'eau jusque sous les bras parfois, pour approcher et tirer des poules sultanes, faisans d'eau, sarcelles, etc., lorsqu'un soir, allant à l'affût, nous vîmes dans les mêmes parages de gros crocodiles étendus mollement sur de petits tertres. Cela nous fit réfléchir au danger que nous avions couru et nous ne retournâmes plus dans l'eau ! Du bord nous en tirâmes plusieurs que les indigènes ne voulurent pas aller chercher. C'est vraiment un beau coup d'œil que de voir ces vastes étangs couverts de nénuphars et de lotus en fleurs sur les feuilles desquels s'ébat tout une gent ailée, tandis que sur de grands arbres secs, ici et là, des hérons, ibis ou marabouts digèrent, le cou rentré, branchés sur une patte. Chaque jour nous amenait de nouvelles espèces, et un indigène, chasseur passionné, nous procura plusieurs beaux spécimens, entre autres un

Pélican avec ses œufs, un Ibis Tantale et même un Paon Ces derniers étaient assez communs, mais la chasse n'en était pas permise. Beaucoup d'étrangers viennent à Tissa chaque année, chasser le gros gibier, surtout le buffle, les cerfs et sangliers, mais il faut pour réussir dans cette chasse y consacrer tout son temps. Deux jours de suite nous avons essayé d'approcher la grosse bête et n'avons eu pour tout résultat qu'un sanglier. A force d'amorcer les indigènes, ces derniers finirent par nous apporter un gros Porc-épic, un Paradoxure et quelques serpents, entre autres un Cobra et un Tikpolonga, — *Vipera Russelii* — deux espèces très venimeuses. A titre de curiosité nous fîmes cuire un Varan dit Talagoya, à la chair très coriace et peu savoureuse. Au point de vue entomologique, il y avait surtout des lépidoptères et entre autres beaucoup de Piérides et Lycénides.

Tissa, de son vrai nom Tissamaharana, fut jadis le séjour des rois de Ceylan et eut une certaine importance. On y voit encore de nombreuses ruines de temples et des Dagobas, moins grandes mais mieux conservées que celles d'Anuradhapura.

Nous eûmes l'agréable surprise de voir arriver un soir MM. Sarasin, de Bâle, les savants bien connus, qui retournaient au pays des Veddhas pour la quatrième ou cinquième fois. Ils désiraient compléter leurs études sur ce peuple si intéressant et si primitif, qui diminue toujours plus et qui se refuse à toute civilisation. Deux barons allemands, venus pour chasser le buffle, furent pris d'une telle dyssenterie qu'ils durent repartir immédiatement pour Colombo, sur le conseil de mon compagnon.

Après la fièvre, la dyssenterie est la maladie qui atteint le plus souvent l'Européen qui a l'imprudence de boire de l'eau non cuite ou de manger trop de fruits et en particulier l'ananas.

Mais nous voici déjà au 18 février, il faut penser à quit-

ter ces lieux enchanteurs et à procéder aux emballages. Nos collections s'étaient considérablement accrues pendant ces quinze jours qui comptent parmi ceux dont nous avons gardé le plus joli souvenir. Nous quittons Tissa le 19 février au matin, montés sur un petit bullcart que notre zébu a bien de la peine à traîner. La route est bordée de jungle inextricable jusqu'au Resthouse de Welligatta que nous atteignons à 10 heures et où nous faisons une halte. Un vaste lac s'étend non loin de là; c'est, paraît-il, le lieu préféré des éléphants qui viennent s'y baigner souvent. Nous poussons une pointe jusqu'au rivage mais n'apercevons rien d'intéressant et rentrons au Resthouse, alors habité par des naturalistes américains collectionnant pour le musée de New-York.

Malgré l'excessive chaleur nous repartons à 1 heure désirant atteindre Hambantotta de bonne heure. Le parcours n'a rien d'attrayant, de temps à autre la jungle s'arrête et laisse voir de grandes plaines nues, des étangs desséchés et des gazons brûlés. A notre arrivée, Peris, notre boy, avait déjà réexpédié le bagage sur Matara, point terminus de la ligne du sud, que nous devions rejoindre le surlendemain. Hambantotta est un village de pêcheurs situé sur une petite presqu'île dont la pointe s'élève brusquement et domine la mer. C'est sur cette hauteur qu'est situé le nouveau Resthouse où nous passons une partie de notre journée à contempler les grandes vagues déferlant sur les rochers et à respirer l'air vivifiant de la mer. Nous étions fatigués et cette journée de repos nous fit grand bien.

Au petit jour, la Royal Mail Coach vint nous prendre, et nous voilà livrés au galop désordonné de deux piètres chevaux sur une route assez mauvaise. Tous les cinq milles, relais de chevaux vicieux et mal nourris. Après un long parcours assez monotone nous quittons peu à peu la jungle et les euphorbes pour retrouver les rizières, les étangs et enfin les cocotiers. A dix heures nous atteignons

Tangalle, grand village de pêcheurs, et descendons au Resthouse où un déjeuner nous attendait. La plage était couverte de coquillages pour la plupart abîmés, mais nous n'avons pas le temps d'en ramasser baucoup, car voici l'affreuse patache qui revient nous chercher. En route ! nous voilà maintenant sous les grands arbres, heureusement, la belle végétation nous protégeant des ardeurs du soleil. Hommes et bagages nous attendaient à Matara et à cinq heures et demie nous arrivions à Pointe de Galle par une pluie torrentielle. Très florissante autrefois, Galle, comme disent les Anglais, est bien calme aujourd'hui ; sa principale industrie est la préparation de la fibre de coco.

Nous allons y passer une journée pour tirer des Chiens-volants dont nous rapportons neuf exemplaires. Comme j'étais désireux d'effectuer encore une fois en radeau la descente de la rivière Ginganga, trajet qui m'avait laissé de si beaux souvenirs, nous nous faisons conduire en voiture jusqu'à Udugama, à environ 30 milles dans l'intérieur. Nous faisons une halte dans la magnifique forêt de Kotowa, célèbre par ses sangsues et ses singes, et qui malheureusement disparaîtra sous peu sous la hache du planteur. Avant d'arriver à Udugama nous passons auprès d'une forêt vierge qui venait d'être incendiée pour faire place au caoutchouc. Il n'en subsistait que quelques grands arbres ; c'est un spectacle navrant que de voir ainsi disparaître cette végétation luxuriante, car dans peu d'années, il faudra aller bien loin pour pouvoir se donner une idée de ce que fut la vraie forêt vierge.

Le lendemain, conduits par des indigènes, dans la montagne, nous ne pouvons assez admirer la magnificence de la flore tropicale et nous découvrons plusieurs sites vraiment grandioses et tout à fait sauvages. Une des plantes les plus curieuses, toujours du reste assez localisée, se trouvait en grand nombre daas ces parages. Je veux parler des Nepenthes, dont les feuilles se terminent par une urne,

qui, remplie d'un liquide secrété par la plante, attire des insectes qui s'y noient et qui servent de nourriture à cette dernière. Certaines de ces urnes atteignent jusqu'à vingt centimètres et sont vertes ou rouges.

Le Resthouse keeper n'ayant plus aucun liquide à nous offrir, nous sommes obligés d'avoir recours aux « Kurumba », c'est-à-dire aux noix de coco dont le lait très agréable à boire en course l'est moins en mangeant.

Le 26 février avait été fixé pour notre navigation en radeau. Celle-ci dura sept heures, ce qui était bien un peu long, mais la diversité des sites, le superbe panorama qui se déroulait devant nous, agrémenté de nombreux représentants de la faune, tels que singes, buffles, martins-pêcheurs aux vives couleurs, hérons, varans, etc., se chargèrent de raccourcir singulièrement ce trajet. Une voiture nous attendait à Badegama et nous ramena à Galle où nous nous mettons de suite à faire nos emballages définitifs, devant prendre deux jours après à Colombo le paquebot pour Singapore. Le *Polynésien*, de la Compagnie des Messageries maritimes, que nous devions prendre, ayant cinq jours de retard, nous montons à bord du *Japon*, steamer de 4000 tonnes de la compagnie du P. and O. Notre voyage manqua d'agrément, la mer était très agitée et notre vieux bateau dansait comme une coquille de noix.

Pendant les quatre premiers jours rien ne parut à l'horizon, sauf dans le lointain, l'île de Poulo Bras.

Le 8 mars, par un beau soleil levant, nous arrivons à Penang, port très vaste et animé où se trouvent réunis des centaines de jonques, de sampans, plusieurs vapeurs, un cuirassé anglais ; c'est une véritable forêt de mâts au-dessus desquels planent de grands aigles pêcheurs. Une foule de Malais et de métis montent à bord pour nous offrir des cartes postales et la monnaie du pays. En compagnie de deux passagers nous allons en voiture visiter le

jardin botanique, qui est plus intéressant par son site que par les plantes qu'on y a rassemblées. C'est un vallon pittoresque aboutissant à une montagne, du flanc de laquelle descend une assez belle cascade. Sous des tonnelles de Bougainvillea nous visitons une collection fort intéressante de plantes à feuillage, telles que Calladiums, Begonias, Fougères, Crotons.

Avant de remonter à bord nous faisons un tour dans le quartier chinois, nous arrêtant souvent pour admirer l'art avec lequel les boutiques sont décorées et meublées. Presque dans chacune on voit des buffets ornementés, des galeries sculptées, des images aux couleurs vives ornent les murailles, de belles lanternes pendent au plafond ; et devant l'échoppe, des enseignes en lettres d'or sur fond rouge encadrent le tout. Les Chinois sont un peuple essentiellement travailleur, tous ont leur petit métier et cela donne aux rues une animation toute particulière.

La mer n'étant pas assez haute à cette saison pour permettre de passer entre l'île de Penang et la côte, le *Japon* rebrousse chemin pour contourner l'île. Il pleut à chaque instant ce matin, peu à peu le brouillard devient si opaque que l'on n'aperçoit plus rien. Enfin, le 10 mars, nous nous trouvons au milieu des nombreux îlots qui précèdent Singapore, ville dont nous atteignons bientôt le port. Le débarquement à quai facilite les choses, nous laissons une partie des bagages dans les Docks et roulons bientôt vers la grande ville, distante d'environ trois kilomètres. Le paquebot qui doit nous transporter à Sumatra ne partant que le 16, nous avons amplement le temps de compléter nos renseignements, et de visiter la ville et ses environs.

Singapore, soit par son port, soit par son commerce, est bien la ville la plus importante de l'Extrême-Orient. Elle compte plus de 200 000 habitants dont les trois quarts sont Chinois ; ces derniers se modernisent beaucoup, ils

commencent à couper leur tresse et se coiffent du chapeau melon. Le climat est plutôt déprimant pour le nouvel arrivé, la température moyenne est de 28 à 30° C. et l'air est très humide. On ne sort guère qu'en fiacre et en pousse-pousse, dont on compte environ 12 000. Nous visitons successivement : le Musée assez riche en spécimens; nous admirons surtout la collection ethnologique installée depuis peu, qui est très remarquable ; le jardin botanique dont la renommée est faite et les réservoirs gigantesques qui approvisionnent la ville. Nous traversons l'île en chemin de fer et un petit vapeur nous débarque à Johore qui n'a d'intéressant que sa mosquée. Mon ami, M. Durler, un Suisse établi depuis des années à Singapore, nous conduit un soir dans les quartiers chinois et nous fait entrer dans un théâtre Tamil où la chaleur est suffocante et la pièce incompréhensible pour nous ; nous passons au théâtre chinois : les acteurs en de riches costumes poussent à chaque instant des cris affreux accompagnés d'une musique enragée. Mais dans le théâtre malais, d'aspect plus européen, nous entendons des chansonnettes, puis une opérette dont la musique quoique mélancolique est assez mélodieuse. Nous parcourons ensuite les rues, qui sont si mouvementées que la circulation en devient difficile. En effet, dès les huit heures il s'établit dans chaque rue, le long des trottoirs, des échoppes pareilles à celles de nos foires, qui offrent surtout aux coolies et aux représentants des basses classes des étalages de victuailles variées, peu appétissantes pour un Européen. Volailles rôties, porc sous toutes ses formes, poissons frais, pourris et séchés, coquillages, œufs frais et gâtés, puis des friandises, fruits, etc., on y trouve de tout et on assiste à toutes sortes de scènes étranges. Pour terminer la soirée nous entrons dans des fumeries d'opium. Une odeur douceâtre flotte dans la pénombre de ces bouges où les fumeurs gisent étalés dans tous les sens sur des planches qui courent le long des

murs. Les uns préparent leurs petites boulettes, tirant ensuite de longues bouffées, les autres déjà grisés dorment, souvent les yeux ouverts, dans toutes les phases de l'hébétude; triste spectacle que nous abandonnons vite pour regagner notre hôtel.

Malgré tous mes efforts, il m'est impossible d'engager un taxidermiste; cette profession est, pour ainsi dire, inconnue sur la place; c'est un gros contretemps pour moi.

Nous voici au 16 mars, jour du départ de la *Ranie* petit steamer de 800 tonnes du Nord Deutscher Lloyd, qui doit nous conduire à Sumatra. Grâce à l'obligeance de M. Durler, notre bagage est bientôt conduit à bord. Nous ne sommes que quatre passagers et faisons vite connaissance avec le capitaine et ses officiers, tous très aimables.

Vers la fin de l'après-midi nous nous approchons déjà de l'île et passons près de nombreux tréteaux, établis à une certaine distance de la côte par les pêcheurs, d'où s'envolent plusieurs hérons et quelques oiseaux de proie. Tout à coup nous tournons brusquement, piquant droit contre terre pour entrer dans une grande rivière que nous remontons. Des palmiers Nipas croissent en grand nombre sur les rives, nous côtoyons un grand village malais, bâti sur pilotis, dont tous les habitants sont sur pied pour nous voir passer. La rivière se resserrant peu à peu nous zigzaguons d'une rive à l'autre suivant des points donnés afin d'éviter les ensablements assez fréquents. Nous arrivons à Tandjong Balei, chef-lieu de la province d'Assahan, juste à temps pour parcourir le village avant la nuit. Ce port sert de débouché aux nombreux planteurs des environs et nous devons y prendre une forte cargaison de tabac. Un Zurichois, M. Hagenmacher, nous invite le lendemain à un reis-tafel, mets national hollandais ressemblant au curry. La table était couverte de quarante petites

assiettes contenant du poisson sec, des œufs conservés et frais, des oignons, de la noix de coco, des papadas, des crevettes grillées, de la viande salée, du chutney, des chillies sous différentes formes, etc., que l'on mélange avec du riz crevé et du curry qui font la base de ce lunch caractéristique.

Nous repartons vers cinq heures du soir et le lendemain au petit jour nous sommes à Bellawan, le port le plus important du Deli, relié par chemin de fer avec Medan, la capitale de ce district.

Quoique sachant l'île de Sumatra, du moins le centre, assez civilisée je fus très étonné de me trouver dans une vraie petite ville avec de larges rues, de belles avenues et un hôtel de premier rang. Medan compte environ 10 000 habitants dont le quart d'Européens et le reste de Chinois, Malais et Javanais. C'est le centre des affaires, le siège du résident, le rendez-vous des planteurs qui y arrivent par les nombreuses lignes de chemins de fer ou de belles routes carrossables. Les étrangers n'y viennent guère si ce n'est dans des buts purement scientifiques ou d'affaires. Grâce à la complaisance du manager de l'Hôtel, nous faisons vite la connaissance de nombreux planteurs suisses dont plusieurs nous invitent à venir passer quelque temps chez eux. M. de Vollenhofen, président de la *Deli Matchappey*, la plus inportante plantation de tabac, apprenant notre désir de tirer des orangs-outangs, nous conseille d'aller à Tanjong Slamat, nous donnant une recommandation pour M. Philbert, un de ses assistants, exploitant en cet endroit une grande plantation de caoutchouc et de tabac. Il nous montre plusieurs orangs vivants, dont un adulte qui provenait de cette région. M. de Bussy nous fait ensuite les honneurs des laboratoires de chimie, zoologie et botanique de la même compagnie et nous procure un jeune Malais comme préparateur. Nous allons entendre le soir dans un théâtre malais, établi sur la grande

place, une opérette, *Lucie et Ferdinand*, où en fait de musique exotique, on nous débite toute une série d'airs populaires européens, remontant jusqu'à « Malborough s'en va... » Nous prenons le lendemain le premier train, qui après un parcours de deux heures à travers de vastes étendues herbeuses et des plantations de tabac nous amène à la petite station de Tanjong Slamat où des voitures nous attendaient. De jolis petits chevaux Battaks, de vrais poneys, en général couleur pie, après un long trajet assez monotone nous amenèrent à destination. M. Philbert, Français d'origine, nous accueille très aimablement et nous installe confortablement, mettant à notre disposition, pour nos travaux, une dépendance tout près du bungalow. Nous sommes à quelques pas de la vraie forêt vierge qu'il faut venir chercher bien loin maintenant. Chaque jour l'on continue à abattre ces arbres géants, les plus puissants représentants de la flore tropicale, pour planter des arbres à caoutchouc dont 400 hectares nous environnent. Notre hôte nous fait faire une promenade dans ses plantations et dans ses pépinières, nous donnant une foule de détails intéressants sur cette exploitation. C'est à partir de la sixième et souvent même de la huitième année, que l'on commence, au moyen d'instruments spéciaux, à couper l'écorce de l'arbre en longues lanières dont on extrait ensuite le caoutchouc. Les indigènes par superstition coupent les arbres à deux mètres du sol, croyant que la base du tronc est l'oreille de l'arbre.

Nos débuts en pleine forêt furent peu satisfaisants, soit que la densité de la végétation et sa hauteur prodigieuse rendissent le tir très difficile, soit que la plupart des animaux semblent craindre l'obscurité et le grand silence. Quoique ce soit le milieu préféré de l'orang, nous n'en vîmes pas trace, et les indigènes qui nous accompagnaient nous dirent que depuis longtemps ils n'en avaient pas revu. Le cri plaintif du faisan Argus, que l'on n'aperçoit pres-

que jamais, et ceux des Calaos résonnent seuls dans ces grandes solitudes. Par contre sur les lisières, dès la pointe du jour, les aboiements furieux des Gibbons retentissent et s'entendent de très loin ; ces singes se répondent d'une forêt à l'autre. La gent ailée aussi semble préférer les abords des ouvertures faites par les coupes de bois. Chaque matin nous partions souvent chacun de son côté, suivis de porteurs avec lesquels nous eûmes assez de peine, au commencement, à nous faire comprendre, mais la langue malaise n'est pas difficile et au bout de peu de jours nous nous entendions très bien. De retour vers la fin de la matinée, nous avions en général suffisamment à préparer pour le restant de la journée, souvent même trop. Les indigènes, mais surtout les Malais, nous apportèrent beaucoup de reptiles, d'insectes, de scorpions, mais peu de mammifères.

L'île de Sumatra a une très belle faune, c'est la plus riche des îles de la Sonde, surtout en mammifères. On y trouve l'éléphant, le rhinocéros, le tapir, deux espèces de sangliers, même un chien sauvage, le tigre, la panthère, de nombreux chats sauvages, une foule de petits carnassiers, l'ours malais, une quantité de rongeurs et de curieux insectivores, le très intéressant Galéopithèque ou chat volant, d'innombrables chauves-souris, beaucoup de singes, entre autres l'orang-outang et trois espèces de gibbons, quatre cervidés et une antilope ; j'oubliais le pangolin. Malgré cette grande variété on ne rencontre guère que les singes et les écureuils de jour, les autres ne sortent que la nuit ; il faut, pour s'en procurer, tendre des pièges ou se mettre à l'affût. Refoulés par la civilisation, par les grandes cultures et le déboisement du pays, les grands fauves se sont surtout dirigés vers le sud, le sultanat d'Indragiri et les environs de Palembang. Je n'énumérerai pas les oiseaux, dont beaucoup sont parés des plus vives couleurs, mais je tiens à dire que la hauteur des arbres

gênait beaucoup notre tir, et qu'un grand nombre de spécimens tirés n'ont pu être retrouvés vu la densité de la végétation.

Un des plus grands arbres est sans contredit le Marbau, dont le bois rouge et grossier donne de bonnes et fortes planches; il atteint plus de trente mètres.

La température était de 30° C. dans la chambre pendant la journée et de 25 à 26 pendant la nuit.

Un matin, le téléphone qui est établi partout dans le Deli, nous annonce qu'une troupe d'Atschinois, habitants de la partie nord de l'île que les Hollandais n'ont jamais pu soumettre, avaient fait irruption dans les exploitations de pétrole de Pankalan-Brandam et avaient blessé plusieurs coolies. Comme leur seule issue pour rentrer chez eux était, soi-disant, dans nos environs, les hommes furent armés, des sentinelles placées et des rondes faites toutes les nuits ; une grande anxiété régnait dans le quartier, mais personne ne vint !

Pendant notre séjour dans ces lieux nous avons été invités plusieurs fois par les planteurs des environs et avons participé aux parties de quilles que ces Messieurs font chaque semaine dans leur club.

Nous quittons à regret M. Philbert qui nous a si bien reçus et rentrons à Médan pour entreprendre une nouvelle étape. Nous visitons entre temps la propriété du capitaine China, autrement dit du principal représentant et chef de la population chinoise, qui a un vrai jardin zoologique.

Un Zurichois, M. Senn, nous ayant invités à venir faire un séjour chez lui, nous prenons le train pour Tebing Tinggi, au sud de Médan. De là nous faisons un long trajet en voiture à travers le alang, grandes herbes couvrant de vastes étendues de terrain, séjour favori des tigres, et les plantations de tabac. Une longue allée de bambous nous amène à destination devant un vaste bungalow où nos hôtes nous attendaient. L'hospitalité des planteurs de

Sumatra est bien connue, mais nous ne nous attendions pas à pareille cordialité pour des inconnus comme nous l'étions de la part de nos hôtes. Aussi les quinze jours passés à Bahsoemboe furent-ils charmants, seulement trop courts.

Le pays quoique très accidenté était très cultivé, il ne restait que peu de forêt vierge qu'il fallait aller chercher bien loin.

M. Senn, nous fit faire quelques excursions en voiture, nous faisant visiter aussi des plantations et nous montrant les différentes phases de la préparation de la feuille de tabac. Son kranie ou secrétaire, passionné pour la chasse et auquel je prêtai un fusil, m'apporta nombre de beaux spécimens, tels que des chats volants ou Galéopithèques avec leurs petits, un superbe faisan, le *Lophura rufa*, des Brèves aux brillantes couleurs, etc. Les indigènes, très adroits à tendre des pièges, m'apportèrent beaucoup d'oiseaux encore vivants.

Nous fîmes, un jour, une jolie partie sur la rivière voisine, dont le courant, très violent en certains endroits, risqua plusieurs fois de faire chavirer notre embarcation très primitive. Sur les rives nous ne vîmes que quelques singes et peu d'oiseaux, par contre la végétation était superbe comme toujours au bord de l'eau et de nombreuses orchidées aux fleurs violettes se mêlaient aux gracieuses fougères. Ici et là, on apercevait quelques huttes malaises ou battaques ; des femmes indigènes vinrent nous offrir des poules, et plus loin des forçats, dans le costume d'Adam, transportaient du sable.

M. Senn avait réuni, près de son bungalow, une fort jolie collection d'orchidées indigènes, entre autres, les *Phalenopsis*, d'importation difficile, mais il avait renoncé à planter des massifs sur sa terrasse à cause des Lutongs — nom indigène du *Semnopithecus cristatus* — qui lui arrachaient régulièrement tous ses plantons.

Comme je désirais beaucoup obtenir un exemplaire de la chèvre sauvage, la *Memorrhaedus sumatrensis*, qui se trouve sur le Surbo Dolok, montagne assez éloignée, mon compagnon voulut bien se charger de pousser une pointe jusque là. Il revint trois jours après avec une famille de gibbons et plusieurs oiseaux très intéressants, mais n'ayant pu relever que quelques traces de la fameuse Kambing-outang. Dans une course que je fis un jour dans les environs, j'eus l'occasion de voir une trappe à tigre, sorte de hutte faite de pieux très solides dans laquelle on attache une chèvre ; deux couloirs y aboutissent et à l'extrémité de chacun se trouve un gros traquenard dans lequel le tigre tombe fatalement et où on le tue ensuite d'une ou plusieurs balles. Dans ces mêmes parages, les petits paddas et les pigeons verts se rencontraient par centaines. Comme à Tanjong Slamat, les indigènes nous apportèrent beaucoup de spécimens sur la fin de notre séjour, si bien qu'il nous fallut emporter une partie de nos peaux à demi tannées.

Revenus à Médan, où nous prenons nos billets de retour, nous sommes invités par M. von Roll, planteur de café, à aller passer les dix jours qui nous restaient à Dolok Baros, au pied de la montagne du même nom, soit à 1000 mètres d'altitude.

Kliman, notre préparateur, nous quitte pour se marier; il ne nous reste que Hamer un jeune Malais qui nous avait suivis depuis notre première étape et qui ne savait pas faire grand chose.

Quoique n'ayant pris avec nous qu'une partie de notre bagage, il nous fallut sept voitures qui, avec les trois de MM. Bauer et von Roll, en faisaient dix pour notre expédition. Nous partons à la file indienne à six heures du matin, traversant tout d'abord les quartiers malais et chinois qui s'étendent très au loin, puis les belles allées de bambous, longues de plusieurs kilomètres qui nous amènent

dans les vastes plantations de tabac de la « *Amsterdam Matschappy* » ; nous passons devant les très luxueuses villas des administrateurs de la dite Compagnie et de leurs assistants, devant lesquelles nous remarquons de gigantesques Ficus aux innombrables racines adventives. Jusqu'au premier relai nous ne voyons plus que les grandes plaines de alang et des bosquets brûlés par les Battaks. La chaleur commence à devenir intense et nous étouffons au fond de nos petites voitures fort peu confortables. Nous commençons cependant à nous rapprocher peu à peu des collines, aussi les sites deviennent plus pittoresques et plus sauvages. Les crues d'eau ayant emporté le pont d'une rivière, nous sommes forcés de dételer et de faire passer chevaux et voitures séparément ; l'eau n'était heureusement pas profonde. La route un peu plus loin n'étant pas praticable par suite d'éboulements, nous attendons des porteurs commandés par M. von Roll, puis nous gravissons un petit sentier à pic qui nous amène sur un grand plateau s'étendant jusqu'à la montagne, et trouvons là deux voitures qui nous mènent à Bandar Baroe à une faible distance du sanatorium. Nous voici au milieu des plantations de café du Sultan du Deli, qui font piteuse mine, mais nous les quittons bientôt pour descendre dans un ravin profond, au fond duquel nous apercevons un joli pont couvert. Nous sommes sous un vrai dôme de verdure : la végétation est imposante.

Enfin, vers cinq heures, nous atteignons le chalet de M. von Roll, un peu fatigués et n'ayant mangé qu'une banane depuis le matin.

Située au sommet d'une colline, au pied du Dolok Baros, montagne de 2000 mètres d'élévation, la demeure de notre hôte a une position exceptionnelle. La vue s'étend jusqu'à la mer et à l'aide des jumelles on peut apercevoir des barques ; on domine toute la plaine du Deli, à gauche

et à droite s'étendent de grandes forêts. Nous sommes au milieu de la plantation de café qui est très prospère. Le caféier est un arbuste de deux à trois mètres de haut, que l'on plante plus serré que le thé et dont les rameaux sont garnis toute l'année de fleurs et de fruits, de sorte que la cueillette des baies devenues d'un beau rouge à leur maturité est continuelle. Ces baies amenées à la factorerie par de petites rigoles, subissent ensuite plusieurs manutentions jusqu'à la mise en sac du vrai grain de café tel que nous le connaissons.

La température, assez élevée au milieu du jour, était tout à fait fraîche pendant la nuit et nous pouvions boire sans crainte de la bonne eau de source. Les coolies de la plantation et les indigènes des environs ayant été avertis que je collectionnais des « binatang » — animaux — je fus vite servi à souhait. Dès le lendemain de notre arrivée et pendant tout notre séjour, ce fut chaque après-midi un vrai défilé de Javanais et de Battaks, jeunes et vieux, m'apportant des reptiles et en particulier de beaux dragons volants, des scorpions, scolopendres et insectes divers, mais surtout des coléoptères. Jamais je ne me serais représenté une pareille variété et quantité de belles espèces, telles que Lucanides, Cerambycides, Célonides, etc., à ne plus savoir où les caser. N'eût été la variété infinie des espèces on se serait cru dans une de nos années de hannetons ! Les gros spécimens étaient apportés attachés par le corselet à une branche, il y en avait souvent douze à quinze par branche, et les petits renfermés en grand nombre dans des boîtes ou dans des bambous, de vraies boîtes à surprise. Mais pour préparer et sécher tout ce butin, ce ne fut point une sinécure; je fus obligé d'entasser tous ces insectes dans des boîtes de fer-blanc avec de la sciure, de la naphtaline et quelques gouttes de formaline pour empêcher la moisissure. Nos excursions dans les

environs ne furent pas aussi fructueuses qu'à Bahsoemboe ; néanmoins la plupart des oiseaux étaient nouveaux pour nous.

Une course intéressante fut celle que nous fîmes au Kampong du Sebayak. Le Sebayak est le chef Battak le plus puissant des environs et il porte le nom de la montagne auprès de laquelle il habite. Il nous avait engagés à venir le voir, mais malheureusement des travaux l'avaient obligé de sortir avec la plupart de ses hommes. Dans le village nous trouvâmes son fils, qui nous reçut assez froidement d'abord, mais quand nous lui eûmes offert un coutelas, il nous demanda si nous avions faim et soif et fit apporter des bananes et du thé. Les villages Battaks ou Kampongs sont en général entourés d'une forte palissade et gardés par de nombreux chiens. La maison du chef se trouve au centre, elle est plus ornée que les autres, toutes sont faites en bambous et sont bâties sur pilotis. On y monte par un tronc entaillé ou une échelle rudimentaire. Autant l'extérieur en est émaillé de vives couleurs et d'ornements divers, autant l'intérieur en est sombre et sale. Ce sont à vrai dire de vastes dortoirs habités par plusieurs familles qui y dorment pêle-mêle sur des nattes.

Les toits sont couverts de fibres de palmiers et leurs extrémités relevées leur donnent un cachet original.

Les hommes quoique bien bâtis sont laids, tandis que les femmes, les jeunes surtout sont fort belles, mais ce qui les dépare tous, ce sont leurs dents noires et leurs lèvres rougies par le sirih ou bétel qu'ils mâchent continuellement.

Les hommes portent un mouchoir coloré enroulé sur la tête, une petite veste, le sarong, et comme arme, le parang ou un couteau. Les femmes s'enroulent jusque sous les bras dans une étoffe bleu foncé, leur couleur favorite, car elles teignent beaucoup à l'indigo. Leurs cheveux noirs sont cachés sous un mouchoir roulé en bicorne, qui retient les

énormes boucles en argent dont leurs oreilles ne supporteraient pas autrement le poids. Comme les Malaises, elles portent leurs enfants à cheval sur leur hanche. Elles travaillent beaucoup, ce qui les vieillit vite, sont assez timides devant l'Européen et se laissent difficilement photographier.

Les hommes sont très paresseux, ils ont beaucoup de peine à prendre une décision et sont très dépendants de leur chef.

Les Batta ou Battaks, nom qui vient du mot sanscrit Bhâta et qui veut dire sauvages, sont les indigènes du centre de l'île, il y en a environ un million. Autrefois cannibales, ils ont abandonné cette coutume ; cependant on en trouve encore dans le sud de Sumatra. Chez ces tribus anthropophages, chaque année, à une époque fixe, on fait monter les vieux sur un arbre que l'on secoue violemment. Ceux qui en tombent sont jugés comme n'étant plus bons à rien ; on les tue et on s'en régale !

Les tribus du Deli et en général du cent e de Sumatra, sont aujourd'hui généralement pacifiées, tandis que celles du nord et du sud sont encore continuellement en guerre.

Nous achetons quelques étoffes tissées à la main et quelques fétiches, et prenons le chemin du retour au bord duquel nous remarquons ici et là des troncs de palmiers taillés en forme de tête humaine et à côté un trou dans la terre. Notre guide nous explique que les Battaks font cela lorsqu'ils ont des malades pour conjurer la maladie.

Chaque jour notre hôte nous offrait du mergat, vin tiré d'une espèce de palmier, le Caryota, doux comme du moût quand il est frais, mais devenant très vite aigre. Pendant tout notre séjour à Ceylan, il s'était passé peu de jours sans que nous mangions des bananes, mais elle ne supportaient pas la comparaison comme goût avec celles de Sumatra, trois fois plus grosses et d'un goût exquis.

Aujourd'hui, 1er mai, c'est jour de marché ; au milieu

de la plantation, sous un auvent, les femmes Battaks et Malaises étalent leurs marchandises, consistant en fruits, légumes, graines, riz et étoffes diverses. J'achète à l'une d'elles un énorme crapaud cornu apporté à notre intention. Narbel part avec M. Bauer et trois hommes pour faire l'ascension du Sebayak, visiter le cratère du volcan toujours en activité et essayer encore une fois de tirer la fameuse chèvre sauvage.

Fatigué et un peu éprouvé par le climat, je renonce à les suivre et je passe ma journée à chasser des insectes avec l'assistant de M. von Roll, M. Moissinac, qui en fait un vrai commerce. Il habite une maisonnette au bord de la forêt vierge, à 150 mètres plus haut que la nôtre, et tout en surveillant ses hommes, collectionne du matin au soir.

Deux jours plus tard, nos touristes rentrent triomphants avec un superbe exemplaire mâle de la fameuse chèvre au longs poils noirs, tiré par le Dr Narbel. Ils ont pu visiter le cratère près duquel se trouvent plusieurs sources sulfureuses bouillantes. Tous les environs ont dû avoir été, à diverses époques, recouvert par des cendres, à en juger par les couches considérables que l'on retrouve sous l'humus, et cela à une faible profondeur.

Nous sommes déjà au 4 mai, et le 7 notre steamer quitte Bellawan, aussi n'avons-nous que le temps de finir nos préparatifs de départ. Nous avons la chance d'assister pour dernière soirée à un très beau coucher de soleil et nous sommes heureux de contempler une fois de plus, sous ses rayons féériques, ce si pittoresque coin de pays.

Les Battaks viennent de bonne heure chercher nos bagages, il nous faut quitter nos hôtes et prendre tristement le chemin de Médan.

Deux jours après nous quittons Bellawan sur la *Rance* qui nous ramena à Singapore en attendant le *Prinz Eitel Friederich* de la ligne allemande qui devait arriver de Chine

le 13 mai. Le retour s'effectua fort bien, une légère brise nous accompagna pendant toute la traversée de la mer Rouge, ce qui la rendit très supportable quoique nous eussions 36° C. dans notre cabine.

Le 4 juin, après vingt-deux jours de mer, nous débarquions à Gênes, heureux de nous retrouver dans la vieille Europe et rapportant, avec des souvenirs inoubliables, un riche butin d'environ 1700 espèces, représentées par 5000 spécimens.